Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 13 (1963)

Heft: 2

Buchbesprechung: Histoire du jascisme en Italie: I. Des origines à la prise du pouvoir [Robert Paris]

Autor: Busino, G.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La questione non è senza importanza. Siamo d'accordo con Ruini quando esclude che il Rossi sia stato un abile arrivista, un avventuriero opportunista; quando dice che nel bolognese coesistevano l'abilità calcolatrice ed una passione profonda, insomma che «Il Rossi vero, di carne e d'ossa, era un temperamento di scatto e di ardore, a cui l'ingegno serviva di freno e di controllo». Tuttavia la contraddizione esiste.

Già William Rappard, nei suoi studi sugli economisti ginevrini, notava la contraddizione e tentava di spiegarla, senza però pervenire ad un risultato convincente. Un suo amico gli forniva però una risposta assai convincente, che vale la pena riportare: «En réalité Rossi s'est compromis bêtement avec trois manifestes absurdes, pour une entreprise qui n'a jamais été tentée [l'unité d'Italie]. Comment s'expliquer un si étrange début d'une vie qui devait être si sérieusement remplie? Ceux qui connaissent l'Italie de l'époque n'ont pas de peine à l'expliquer. Rossi, comme Manzoni et Leopardi, appartenait à la génération qui avait grandi et fait son instruction sous l'abominable despotisme révolutionnaire de Napoléon... Le fait est caractéristique pour Manzoni et Leopardi: tous les deux complètement absents de la politique par peur et incapacité de comprendre. Rossi est en 1814 dans le même état d'esprit: il est un brillant avocat et professeur de droit qui ne comprend rien à la politique, qui ne sait distinguer une révolution d'un état légitime, et qui se compromet sottement pour Murat, avec une légèreté et inconscience dont sa conduite après la première fuite est encore la preuve... S'il est devenu par la suite un grand homme politique, ce n'est pas à Bologne qu'il a appris ce qu'est un Etat et ce qu'est la politique, mais à Genève après 1816. Genève ne lui a pas seulement donné une femme et une chaire, mais a fait de lui un homme d'Etat, capable de briller dans un régime représentatif. Entre le Rossi de Genève et de Paris et le Rossi de Murat il n'y a aucun rapport» (cit. in G. Busino, *Dodici lettere di Guglielmo Ferrero a W.-E. Rappard*, in «Nuova Antologia», ottobre 1962, p. 192).

L'argomentazione del Ferrero merita d'essere studiata ed approfondita. Forse potrebbe dare la chiave per la risoluzione della contraddizione. Speriamo che sia proprio il Ruini a farlo allorchè pubblicherà le tanto attese altre «due vite» del Rossi.

Chêne-Bourg *G. Busino*

ROBERT PARIS, *Histoire du fascisme en Italie: I. Des origines à la prise du pouvoir*. Paris, Maspero, 1962. In-8°, 380 p. (Cahiers Libres Nos 37—38).

S'il y a aujourd'hui une question d'une brulante actualité, politique et culturelle, c'est bien celle de la nature du fascisme. Pendant des années on nous a appris à définir le fascisme comme une «fureur sensuelle, un goût malsain de l'héroisme», comme la manifestation politique d'un orgueil désespéré. On nous a dit que le fascisme était une chose absurde, un monde

de malades mentaux, un enfer de déséquilibrés. Nous nous apercevons maintenant que tout cela n'est guère exact et qu'il faut atteindre à davantage de précision.

De jeunes historiens ont entrepris des recherches, réinterprété une histoire douloureuse, et voici que nous arrivent des livres qui pourront nous aider: tout d'abord cette histoire du fascisme écrite par Robert Paris, et l'étude de l'ambassadeur Paolo Vita-Finzi (*Le delusioni della libertà*, Firenze, Vallecchi, 1961) sur la responsabilité des «clercs libéraux» dans l'éclosion du fascisme: particulièrement intéressantes sont les pages sur Benedetto Croce et Vilfredo Pareto, sur Sorel et de Jouvenel. Il n'est pas facile de dire ce qu'est ce phénomène, même après la lecture de l'anthologie (*Il fascismo. Antologia di scritti critici*, Bologna, Il Mulino, 1961) dans laquelle Costanzo Casucci a réuni toutes les interprétations qu'on a données du fascisme. Les fascistes eux-mêmes ne le savent pas; chez eux, jamais une définition, mais seulement des aspirations et deux ou trois mythes: celui du pouvoir de l'homme sur lui-même et sur le monde, la croyance en la primauté des instincts, la foi dans le rôle des héros. Si la révolution semble les passionner, c'est en vertu de l'exaltation qu'elle peut apporter à l'individu. Les opinions fascistes sur l'essence du fascisme sont donc fort divergentes: le langage rappelle toujours d'Annunzio et Nietzsche, cependant que la substance vous renvoie à Machiavel, à Sorel, à Staline, à Rosenberg. Sans doute y a-t-il un abîme entre l'idolâtrie étatique d'un Giovanni Gentile et «l'ordre de Sparte, dernier rempart de la liberté et de la douceur de vivre» de Mauriche Bardèche (*Qu'est-ce-que le fascisme?* Paris, Les Sept Couleurs, 1962).

Les conservateurs voient dans le fascisme un phénomène éternel. Il serait présent tout au long de l'histoire, étant à l'origine d'un rêve d'absolu et d'un refus du désordre et de l'anarchie. La violence? Elle est condamnable, mais parfois nécessaire.

Quant aux libéraux, de Benda à Huizinga, de Zweig à Huxley, de Mann à Croce, ils considèrent les fascistes comme une «bande d'aventuriers», «sans racines dans le passé». Friedrich Meinecke dira: «Un mauvais rêve, un insolite et passager entassement de motifs contigents, ou, mieux, l'intervention isolée et inattendue d'un facteur étranger de l'histoire.» En d'autres termes, le fascisme serait un accident, une sorte de maladie morale, une «révélation», la révélation de nos vices les plus honteux, comme dira le sénateur libéral Giustino Fortunato. Au fond, ces maîtres ont tous été victimes d'une déception: ils avaient espéré du fascisme qu'il rétablirait l'ordre contre le communisme, mais ils ont bien vite senti que les dirigeants fascistes n'avaient pas la même conception qu'eux de l'ordre, du pouvoir et de la façon de l'exercer.

Les démocrates de gauche, en revanche, et parmi ceux-ci le grand historien Gaetano Salvemini (*Scritti sul fascismo*, Milano, Feltrinelli, 1961), ont vu dans le fascisme la dégénérescence du nationalisme petit-bourgeois,

la manifestation du conformisme, du despotisme et de la lâcheté de la bourgeoisie d'affaires, la consécration de la violence comme moyen de gouverner.

Pour les communistes, le fascisme, cela va sans dire, est un phénomène de classe. C'est l'extrême dégradation du système capitaliste. Dimitrov dira: «C'est la dictature ouverte des éléments les plus réactionnaires, les plus chauvins du capital financier.»

De toutes ces définitions, nous pouvons inférer que le fascisme est un phénomène de l'histoire universelle, se modelant sur les particularités nationales. Il recrute ses élites dans la petite bourgeoisie, ses troupes dans le «Lumpenproletariat» et parmi les chouans, ses appuis dans le capitalisme protectionniste. Il se dit porteur d'un ordre nouveau, et, partant, refuse d'être considéré comme conservateur. Il affiche volontiers son anticapitalisme, son refus de la société bourgeoise, qualifiée de «bordel» et d'autres gentillesses. Mais où plonge-t-il ses racines?

Le fascisme naît d'une crise consécutive à un événement exceptionnel, lorsque la réaction vis-à-vis de cet événement est très passionnée. En un moment où ils ont besoin de foi, d'espérance, de compréhension, beaucoup d'hommes se sentent déçus, frustrés, abandonnés. Humiliations et banalités de la vie quotidienne sont ressenties comme un insupportable fardeau. A tout prix il faut s'en délivrer; à tout prix il faut détruire ce monde que l'on ne parvient plus à façonner, à posséder. Un chef alors surgit, qui s'offre à conjurer le malheur, à chasser la peur, à surmonter l'impuissance. A ses fins de domination, le chef utilise toutes les ressources de la sensibilité collective: les appels aux instincts de la race et aux émotions des masses deviennent les excitants de l'hystérie ou de la terreur. Le chef est peu à peu sacralisé; son pouvoir devient illimité. Il a toujours raison; les autres n'ont qu'à le suivre. La propagande est la seule manière qu'il ait de faire connaître sa volonté: mais il vise moins à renseigner ou à convaincre qu'à «suggestionner», dirait-on en jargon sociologique.

Le chef rallie aussi les «hommes d'ordre», les ennemis des revendications sociales et de la presse défaitiste. Ils se «donnent», car ils croient recevoir les assurances d'une vie sûre et tranquille. Les fascistes les utilisent à leurs fins, quitte à s'en débarasser ensuite. Découvertes et inventions se mettent au service des nouvelles formes d'action: la psychologie et l'organisation sont mises en œuvre pour procéder à la «bestialisation» de l'homme. Toutes les valeurs sont bouleversées: le sens même des mots est changé. Le fascisme révèle alors sa vraie nature: le désespoir et la peur de faire son métier d'homme dans un monde compliqué et trop difficile. C'est justement parce que la société moderne laisse des vides se former que le fascisme peut s'attaquer à tous les organismes politiques. C'est pour cela que le fascisme est un phénomène toujours actuel.

M. Paris, envoûté par la conception marxiste de l'histoire, n'ayant pas voulu aller au cœur du problème, a laissé échapper la véritable nature du

fascisme. Ses considérations sur la faiblesse des groupes dirigeants et sur l'absence de tradition démocratique en Italie ne sont ni originales ni intéressantes. L'historiographie marxiste italienne et celle gauchisante nous ont appris cela depuis très longtemps. Une chose est pourtant très intéressante dans son livre: le récit, d'après les études et les recherches italiennes, du climat de l'après-guerre qui devait favoriser la montée du fascisme. Ici M. Paris révèle un talent de narrateur exceptionnel et une capacité de synthèse digne de louange.

La partie plus faible du livre est celle où il est question du comportement du grand capital et de l'attitude du Conseil national du patronat: la Confindustria. L'analyse est faible et le raisonnement peu objectif. Les livres d'Ernesto Rossi nous orientent davantage que les maigres considérations de M. Paris.

Les dernières pages, dans lesquelles M. Paris montre la complicité des libéraux et de la gauche réformiste, exigeraient de longues remarques. Pourquoi n'a-t-il pas parlé d'une complicité des socialistes et des communistes (surtout de ces derniers responsables d'une scission — celle de Livourne — à laquelle il faut attribuer les faiblesses du mouvement ouvrier)? Le rôle du parti communiste dans la naissance du fascisme est loin d'être négligeable. Pourquoi M. Paris n'a-t-il pas voulu le souligner dans un livre qui, à maints égards, est intéressant, passionnant, nouveau pour la France?

Chêne-Bourg *G. Busino*

Journées internationales, Paris, 1957. — International Meeting... Louvain, Publ. univ. de Louvain; Paris, Ed. Béatrice-Nauwelaerts, 1959, in-8°, 77 p. (Etudes présentées à la Commission internationale pour l'histoire des Assemblées d'états, 20. Paru d'abord dans: Etudes suisses d'histoire générale, Berne, vol. 15, 1957, p. 172—198; vol. 16, 1958, p. 56—90.)

Ce petit volume groupe sept articles pleins d'intérêt. Sous le titre *The Evolution of the Medieval English Franchise*, Helen M. Cam rectifie l'opinion émise par le grand Maitland, au sujet des privilèges concédés par les monarques anglo-saxons, parfois à leurs fidèles, et surtout aux églises. Le terme de *Franchise* ne désigne donc pas ici des franchises urbaines: il s'agit plutôt d'actes analogues aux immunités franques. A l'encontre de Maitland, l'auteur conteste toutefois cette analogie, en faisant valoir que la clause essentielle de l'immunité franque était celle interdisant aux officiers royaux de pénétrer sur le territoire de l'immuniste. Or, en Angleterre, la clause *ne intromittat* n'apparaît qu'après la conquête normande. A cet égard, la thèse soutenue par Helen M. Cam ne nous convainc pas tout-à-fait. La concession, par les rois anglo-saxons, de droits de justice tels que ceux désignés par les mots *sac and soc, toll and team*, etc., ressemble incontestable-